

A close-up portrait of actress Marisa Berenson. She has long, wavy brown hair and is looking slightly to the right of the camera with a soft smile. Her hand is resting against her cheek. She is wearing a dark, high-necked top.

MARISA BERENSON AU-DELÀ DES APPARENCE

L'actrice revient sur les planches dans un spectacle qui mêle le théâtre, le chant et la danse. Dans *Berlin Kabarett*, elle est une femme cynique, désabusée et cruelle. Un contre-emploi qui l'enchant.

PAR ÉRIC JANSEN



VICTOR TONELLI

Née à New York, Marisa Berenson a toujours rêvé de jouer dans une comédie musicale. Ce spectacle, où elle alterne le chant, la danse et la comédie, lui procure un plaisir immense.

Le Théâtre de Poche ne pouvait mieux convenir. Un escalier un peu raide conduit à une petite salle enfumée qui a tout du bar clandestin. Des tables rondes ont été disposées au premier rang. Un serveur torse nu et très maquillé propose à boire. Dans un coin, des musiciens tout aussi maquillés égrènent les morceaux, en attendant le début du spectacle. Derrière le rideau, une créature encore plus improbable va bientôt faire son apparition... Bienvenue dans le Berlin de la fin des années 20, quand, sur fond de montée du nazisme, les cabarets accueillaien les parias de demain : juifs, communistes et homosexuels. Kirsten, alias Marisa Berenson, règne sur cet îlot de licence. Avec cruauté. Son goût de la décadence a un parfum de fin du monde.

Comment ce projet est-il né ?

Stéphane Druet a toujours été passionné par l'ambiance des cabarets berlinois. Il est venu me voir pour m'en parler et, devant mon enthousiasme, il s'est lancé dans l'écriture. Ce spectacle était comme une évidence, pourtant je n'aurais jamais imaginé une chose pareille possible. Mais je marche beaucoup au feeling, je crois aux rencontres, au destin. L'idée me plaisait énormément et lui m'a plu immédiatement, car il est tellement passionné, gentil, créatif et intelligent... Travailler avec quelqu'un comme lui est un cadeau. Ce n'est pas toujours comme ça... Là, je me suis tout de suite sentie à l'aise, aimée, désirée.

Non seulement vous jouez la comédie, mais on découvre que vous chantez et que vous dansez aussi très bien...

Cela fait des années que j'en rêvais ! J'ai fait un disque, j'ai chanté avec Tom Jones et dans le *Muppet Show*, mais rien de sérieux. Pour *Berlin Kabarett*, j'ai pris des cours pour être crédible, d'autant qu'on n'a eu qu'un mois pour répéter. Pour la danse, j'ai ça en moi. J'ai suivi des cours toute ma vie, du classique, du jazz... Avec Liza, on allait tous les matins chez Luigi, un vieux monsieur qui avait inventé sa propre méthode.

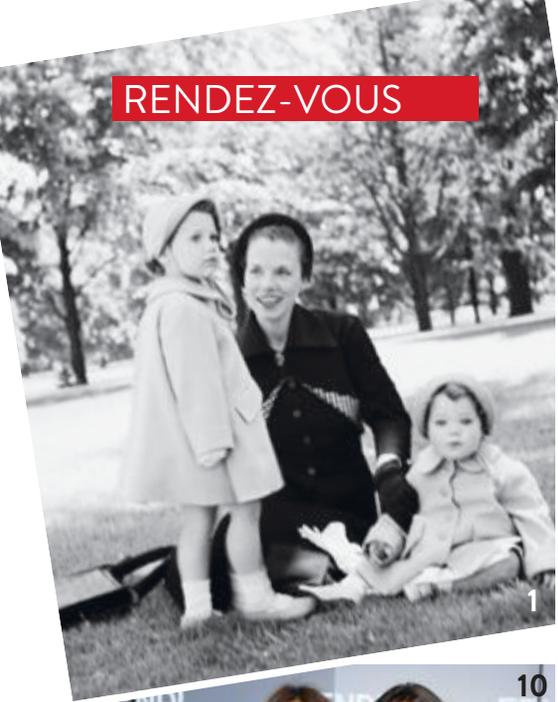
J'imagine que vous parlez de Liza Minnelli, avec laquelle vous avez tourné *Cabaret*... On pense beaucoup au film quand on voit cette pièce.

Bien sûr, mais Stéphane Druet a une culture énorme, son inspiration c'est aussi *L'Ange bleu*, *L'Opéra de quat'sous*. Et, dans son spectacle, il a voulu que je sois le contraire de la jeune juive innocente que je jouais dans *Cabaret*, il a souhaité casser cette image pure et angélique, c'est pour cela qu'il a imaginé cette femme terrible, cynique, qui voue un amour-haine à son fils, et que j'ai beaucoup de plaisir à interpréter !

Comment Bob Fosse avait-il eu l'idée de faire appel à vous ?

Je crois qu'il avait vu des photos de moi dans un magazine. Pendant que je tournais *Mort à Venise*, un producteur m'a appelée : « Bob Fosse aimerait vous rencontrer ». Je suis partie à Londres passer des tests. Nous étions 300 filles et j'ai eu le rôle ! ●●●

RENDEZ-VOUS



1



2



THERE'S MORE THAN ONE WAY TO BE A BEAUTY NOW...
FASCINATING NOTES FROM ALL OVER...
NEW COIFFURES...
BRILLIANCE AT NIGHT

3



10

1. Marisa avec sa mère, Gogo et sa sœur, Berry, à New York en 1949.
2. La couturière Elsa Schiaparelli, chez elle à Paris, entre ses deux petites-filles, Berry et Marisa.
3. Une des innombrables couvertures de *Vogue* avec Marisa, photographiée ici par Irving Penn en 1965.
4. Avec Helmut Berger en 1975. Grâce à lui, elle a rencontré Luchino Visconti.



4

5. Après *Cabaret*, Marisa devient l'amie de Liza Minnelli. Elles assistent ici à une course de chevaux. Derrière elles, le baron Guy de Rothschild et le baron Alexis de Redé.

5

6. Méconnaissable en marquise Casati au Bal Proust, à Ferrières, en 1971.
7. Avec Dirk Bogarde dans *Mort à Venise* (1971).
8. Avec Michael York dans *Cabaret* (1972).
9. Aux côtés de Ryan O'Neal dans *Barry Lyndon* (1975).
10. Sans doute son plus grand bonheur : sa fille Starlite, née en 1977, lorsque Marisa était l'épouse de l'homme d'affaires californien James Randall.



9



8



7



6

●●● Car, avant Bob Fosse, il y a, bien sûr, Luchino Visconti...

Comment croisez-vous sa route ?

J'ai rencontré Helmut Berger à la première des *Damnés*, de Visconti, et nous sommes devenus très liés. Je suis allée ensuite à Ischia, où ma mère avait une maison et où Luchino avait aussi une propriété. Je passais mon temps chez lui, avec Helmut, et un jour il m'a dit que j'avais le physique pour un rôle sensible et romantique, dans son prochain film. Je suis rentrée à New York, des mois ont passé jusqu'au jour où j'ai reçu un télégramme me demandant d'être sur le tournage à Rome la semaine suivante. Je suis arrivée, sans avoir passé le moindre essai, pour cette scène où je devais m'évanouir devant 500 personnes. Dès le premier clap, je me suis dit : « *I am home* ». À la fin de cette journée, Luchino est venu dans ma chambre et m'a dit : « Tu sais, tu as ma bénédiction si tu veux continuer ce métier, tu as fait une entrée à la Sarah Bernhardt ».

Votre expérience de mannequin vous avait-elle donné une certaine forme d'assurance ?

C'est vrai que je n'avais pas peur de la caméra. Mannequin, je rêvais de devenir comédienne, je suivais des cours le soir et jouais dans de petites salles obscures. J'avais envie de me former et, comme j'étais très timide, cela m'a aidée.

Et, deux ans plus tard, Stanley Kubrick vous propose *Barry Lyndon* !

Il avait vu *Cabaret* et m'avait aimée dans le rôle. Il en a parlé à Stanley Donen, qui me connaissait depuis l'enfance, car c'était un ami de mes parents. Et un jour Kubrick m'appelle ! J'étais au lit avec une pneumonie, incapable d'aligner deux mots, mais il a parlé tout le temps. Il m'a décrit le personnage de cette comtesse anglaise que j'allais incarner. Le tournage a duré un an, d'abord en Irlande, puis en Angleterre. J'ai passé trois mois sans tourner un seul jour, mais Kubrick voulait que je sois là. Il me disait : « Peut-être demain ». Je trouvais le temps long. En plus, j'étais dans un immense château sinistre, sous une pluie battante.

Aviez-vous conscience qu'un chef-d'œuvre était en train de naître ?

Non, mais, quand on tourne avec Kubrick, on sait que ce sera quand même hors norme. Stanley me disait : « Tu ne vois pas le bout du tunnel, mais moi je sais ce que cela va être pour toi ! Tu ne seras jamais aussi belle et tu n'imagines pas ce que le film va t'apporter ».

Le succès est planétaire, vous entrez dans la légende du cinéma, mais il y a un effet pervers...

C'était extraordinaire, mais c'est vrai que ce personnage m'a ensuite collé à la peau. J'ai enchaîné des films très différents, comme *SOB*, avec Blake Edwards, ou *Chasseur blanc, cœur noir*, de Clint Eastwood, plein de choses pour la télévision, afin de casser cette image, mais c'est resté dans la tête des gens, il n'y a pas un jour où on ne me parle pas de *Barry Lyndon*.

Comment avait démarré votre carrière de mannequin ?

Diana Vreeland, la rédactrice en chef de *Vogue*, me connaissait depuis que j'étais bébé, mais elle m'avait perdue de vue, car j'ai grandi en pension, en Suisse et en Angleterre. Un soir, à New York, j'ai accompagné mon père à un bal et elle m'a redécouverte ! Elle a tout de suite voulu que je fasse des photos. J'avais 16 ans.

Très vite vous multipliez les couvertures. Qu'en a pensé votre grand-mère Elsa Schiaparelli ?

Elle était furieuse. Pour elle, l'important était que je fasse un beau mariage ! Je pense qu'elle avait surtout envie de me protéger, elle connaissait ce monde, elle savait combien il était dur et dangereux. Peut-être était-elle aussi un peu amère vis-à-vis de la mode. Elle avait dû fermer sa maison de couture en 1954.



Entre deux engagements, Marisa aime se ressourcer dans la lumière de Marrakech.

L'avez-vous bien connue ?

Oui, je la retrouvais pour les vacances. Après *Mort à Venise*, j'ai vécu chez elle, au dernier étage de son hôtel particulier, 22, rue de Berri. Elle est décédée en 1973.

Votre mère était-elle plus heureuse de votre succès, elle qui vous comparait à un Modigliani ?

Ce n'était pas vraiment un compliment pour moi ! Quand je voyais ces visages tristes et longs, je me disais : « Si je ressemble à ça, qu'est-ce que je suis laide ! ». J'étais désespérée ! On disait que ma sœur était un Renoir, avec son visage rond, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, et moi un Modigliani !

Vos parents étaient très lancés à New York...

Oui, le monde entier défilait à la maison : Gene Kelly et Stanley Donen, Peter Viertel et sa femme, Deborah Kerr, Greta Garbo et son amie Salka Viertel. Tout ce petit groupe se retrouvait aussi à Klosters, en Suisse.

Avez-vous souffert de leur éloignement ?

J'étais un peu désespérée, mais cela m'a donné beaucoup de force et d'indépendance, la capacité d'être seule et la volonté de voler de mes propres ailes très tôt. Mon père est mort juste quand j'ai commencé. J'étais dévastée. Mais c'est comme s'il m'avait confiée à Diana. C'était le destin.

Je crois qu'une séance photos en Inde vous aide aussi...

J'étais partie pour *Vogue* et j'ai terminé dans un ashram... À l'époque, tout le monde était à la recherche de ça. Il y avait là les Beatles, Mia Farrow, le soir on se retrouvait par terre dans une petite chambre, et George Harrison prenait sa guitare. Mais j'ai pris ça très au sérieux, j'ai appris à méditer, à faire du yoga, je suis devenue végétarienne et j'ai développé une grande spiritualité. Dès l'âge de 7 ans, j'avais une conscience très existentielle : « Qu'est-ce que je fais sur cette terre ? ». Je voulais devenir une bonne sœur, entrer dans un monastère...

Vous avez suivi un autre chemin...

Un chemin de lumière. J'ai connu des drames [*entre autres, un grave accident de voiture et la mort de sa sœur, lors de l'attentat du 11 septembre 2001, ndlr*], mais je savais que j'allais m'en sortir grâce à la foi. ♦

Berlin Kabarett, au Théâtre de Poche, 75, bd du Montparnasse 75006 Paris. Tél. : 01 45 44 50 21. www.theatrepoche-montparnasse.com